

AMIS DE FREINET

Fondateur Marcel GOUZIL (1912-1973)

22 BIS

DECEMBRE 1975

Adresser correspondance et articles à Emile Thomas - 18 rue de l'Iroise 29200 Brest

Numero spécial de **TECHNIQUES DE VIE** - 2 F 50 N° CPPP 53 284

Bi-mensuel d'information sur l'animation pédagogique
édité par l'I.C.E.M. Pédagogie Freinet - Abonnement 50 F

Directeur de la publication : M. Berteloot

Responsable de la rédaction : M. Barré

Boulevard Vallombrosa - B.P. 251 - 06406 Cannes

Imprimerie C.E.L.

La trésorière communique :

- L'abonnement annuel à la revue est de 10 F (dix francs) décision prise par l'A. G. des "Amis de Freinet" en avril 1973 à Aix-en-Provence, applicable à partir de l'année 1973/74) et renouvelable pour chaque nouvelle année scolaire.
- Le numéro du C. C. P. des Amis de Freinet est AMIS de FREINET 2.873.13 F Nantes (le centre de chèques postaux insiste pour que figure la lettre F)
- Afin que chaque adhérent connaisse sa situation financière vis-à-vis des Amis de Freinet, le code suivant a figuré sur les étiquettes-adresses collées sur l'enveloppe contenant ce numéro :
 - votre adresse ne présente aucun signe : vous êtes à jour
 - votre NOM est souligné d'un trait vert : vous avez à régler votre participation pour l'année en cours
 - votre NOM est souligné de deux traits bleus non seulement vous devez l'année en cours, mais également les années 1974/75 et 73/74.

Ces indications seront reproduites sur les étiquettes-adresses collées sur les enveloppes d'envoi des bulletins jusqu'à régularisation.

- L'adresse de la Trésorière est : Madame Marie-Louise CROCHET
9 rue de Grandvilliers - 60000 Beauvais

Faites-lui parvenir directement tout ce qui concerne la trésorerie : adhésions, abonnements, réabonnements (sauf les chèques postaux qui peuvent être adressés directement au centre de chèques de Nantes), achats de bulletins parus ou de documents "Amis de Freinet" et surtout

VOTRE NOUVELLE ADRESSE. lorsque vous avez changé de poste, pris votre retraite, changé de domicile, (même à l'intérieur de la même ville).

NE PAS OUBLIER LE CODE PERMANENT (sur les bandes d'envoi-adresses)

Composition du bureau

AMIS DE FREINET : Secrétaire général fondateur : Marcel Gouzil - 1912/1973.

Président : René DANIEL 37 rue des Sources "Moulin Vert" 29000 Quimper

Vice-Présidents : Charlotte Audureau - 33790 Pellegrue
Honoré Alziary - "L'abri" Vieux chemin des Sablettes 83500 La Seyne
Raoul Faure - 12 rue de Paris 38000 Grenoble . s/Mer

Secrétaire Général : Emile Thomas - 18 rue de l'Iroise - 29200 Brest

Secrétaires Adjointes :

Relations extérieures : Francine Gouzil - 7 rue Henri Viot 44100 Nantes
(Siège social de l'Association)

Documentaliste : Raymond Dufour - 6 rue Jean Racine - Goincourt 60001 Beauvais

Archiviste : Maurice Pigeon - 40 rue François Bruneau 44000 Nantes

Trésorière : Marie-Louise Crochet - 9 rue de Grandvilliers - 60000 Beauvais

Trésorier-adjoint : Alexandre Turpin - 20 rue des Bourderies 44100 Nantes

(Jacques Crochet, époux de la trésorière (même adresse) gère particulièrement le fichier-adresse)

RECTIFICATION

Chers Amis Lecteurs,

Le bulletin de juin 1975 porte le numéro 22 . C'est une erreur.
Il est réellement le 21ème numéro . Vous recevez aujourd'hui le
véritable numéro 22 que nous appelons "bis" pour éviter toute confusion.

Sommaire

1 - Editorial du secrétaire général	page 2
2 - Le Président présente (René Daniel)	3
3 - Les Souvenirs de Roger Lallemand (1ère partie)	3
4 - Les Souvenirs de Raoul Faure	15
5 - Hommage de Coueron à Marcel Gouzil	17
6 - Documents	18
7 - In memoriam : François Poulleau	

" AMIS DE FREINET "

L'ARTICLE 4 des Statuts des " AMIS DE FREINET " précise bien le but de cette Association.

- " L'Association a pour but de perpétuer par les moyens les plus efficaces le souvenir de Célestin FREINET, son oeuvre pédagogique philosophique, de faciliter aux chercheurs l'accès à tous les documents témoignant de cette oeuvre et du mouvement que FREINET a fondé".

Avant même la constitution définitive de cette Association(au Congrès FREINET de Grenoble en 1969), notre camarade Marcel GOUZIL(l'animateur-fondateur des AMIS DE FREINET) écrivait :

" Nous n'entendons pas transformer cette Association en chapelle ou en haut lieu d'un culte. FREINET ne l'aurait pas permis et mon caractère ne me prédispose pas à ce rôle.

Que recherchons-nous en lançant cette idée de rassembler les Amis de FREINET ? Nous recherchons avant tout à étendre l'action de FREINET et conserver l'oeuvre qu'Elise et FREINET ont fondée.

Vous savez comme moi, à l'heure où chacun croit avoir découvert sa méthode moderne d'enseignement, les dangers que court notre pédagogie d'expression libre, d'émancipation, si nous n'étions pas vigilants et nombreux pour veiller aux déformations des ouvriers de la 13ème heure.

Nous n'avons pour ambition que de grouper ceux qui veulent rester fidèles à l'héritage que nous a laissé FREINET et de ne point laisser déformer sa pensée et son oeuvre.

ELISE s'y emploie également par ses écrits et la mise à jour d'une oeuvre, hélas inachevée.

Nous recherchons également tous les documents susceptibles d'aider nos jeunes camarades à mieux connaître FREINET et le cheminement de sa pensée, constamment mobilisée au service de l'enfant du peuple ".

Comme vous pouvez le constater, l'Association " AMIS DE FREINET " est largement ouverte à tous les camarades du Mouvement Ecole Moderne, autant aux jeunes n'ayant pas connu FREINET qu'à tous les autres ayant eu la chance de travailler à ses côtés.

A tous ceux qui veulent que la Pédagogie FREINET ne soit ni déformée, ni récupérée, A tous ceux qui veulent la libération de l'enfant par une pédagogie de libre expression,

A tous ceux qui croient en l'enfant et en la liberté,

Nous leur demandons d'adhérer à l'Association " LES AMIS DE FREINET " créée depuis Pâques 1969 et qui compte un millions d'adhérents.

(Adhésion : 10 F. (une seule)

(Abonnement au bulletin : 10 F. (par an).

A virer au C.C.P. 2873 - 13 F Nantes

AMIS DE FREINET Nantes

Nous demandons aux Délégués Départementaux ICEM (ou aux délégués " AMIS DE FREINET " des divers départements) de faire part de cet appel aux Camarades des groupes, à l'occasion des journées départementales I.C.E.M., des stages ... ou par circulaire).

Emile THOMAS

En guise de présentation des " Souvenirs " de Roger Lallemand.

Nous devons tout d'abord remercier avec chaleur notre ami Roger LALLEMAND.

FREINET l'appelait : le " Bénédictin de la C.E.L. "

A juste titre. En effet, le

" Larousse du XXe Siècle nous dit :

" bénédictin - par extension - homme érudit, d'une science profonde, solide et qui travaille beaucoup.

On dit : travailler comme un bénédictin "

Eh! oui ! Roger LALLEMAND c'est pour nous :

" Pour tout classer - L'Espéranto -

" La réforme de la grammaire, de l'orthographe, etc...

" Ses innombrables articles à toutes les rubriques :

" La Santé, l'alimentation ... certains procédés de culture (au sens agricole) ..

" La Chine ... etc, etc...

Les " Souvenirs " de Roger LALLEMAND :

Son enfance - un milieu familial combien modeste - un village à proximité de la frontière belge - Le petit Roger " enfant sauvage ".

Sa scolarité, contrariée par une santé précaire, par la guerre, ses privations..

Roger voulait travailler - pas entre quatre murs - mais dehors, sous le ciel, comme son père.

Mais la vie a de ses contraintes...qui font de lui un instituteur.

Fort heureusement, sa rencontre avec l'I.P. de Sedan-Cousinet- lui fait découvrir que " le métier pouvait donc avoir du bon ... en attendant mieux ?"

Pas encore totalement convaincu, mais pris dans le système ... sans toutefois accepter le joug. Toujours à contre-courant.

Comment vient-on au mouvement CEL-ICEM ?

Comment Roger LALLEMAND s'est trouvé bien vite parmi les plus proches collaborateurs de FREINET ?

Nous pouvons trouver des réponses dans les " Souvenirs " de notre Ami. Un film qui nous raconte une vie exceptionnelle. La vie est un " combat ". Celle de Roger LALLEMAND le démontre avec éclat.

Eloquent exemple pour ceux qui, aujourd'hui s'interrogent, cherchent une voie dans notre métier.

René DANIEL

S O U V E N I R S

Voulant remettre de l'ordre dans mes souvenirs, je me suis attaché surtout à mes activités pédagogiques. Cela pourra, peut-être, intéresser certains amis de FREINET. Mais ces occupations ne peuvent guère se séparer des circonstances qui les entourent, dont j'ai subi l'influence. Enfin, il n'y a pas de pédagogie qu'à l'école.

Avant de se connaître, mes parents étaient tous deux tisserands en drap de Sedan. Ils travaillaient sur le jacquard qui occupait toute une chambre. Ils roulaient brouette jusqu'à Sedan pour rapporter leurs pièces et ramener les " spoules " (bobines de fil).

Plus tard, je demanderai à ma mère comment elle fait le " noeud d'tisseu", peu visible et absolument sûr. Mais elle n'arrive pas à décomposer lentement, de sorte

que je n'ai jamais su l'imiter. Dommage, il me serait bien utile aujourd'hui.

Mon père est ensuite devenu cantonnier. Il m'a raconté avec fierté comment il avait passé l'examen de chef-cantonnier. On lui avait demandé la formule du tas de caillou, qui est sans doute celle du tronc de pyramide. Il m'a récité cette formule. Je me rappelle, en effet, les grands moules de bois dans lesquels les cantonniers vidaient les cailloux pour former des tas bien réguliers. Il a été nommé à Fromelennes, près de Givet.

C'est là que ma vie a commencé le vendredi 13 Juillet 1900. Né avec le siècle, je n'ai aucune peine à me rappeler mon âge .

Au cours de mes premières années, je n'ai donc entendu parler que le patois ardennais (dit " champenois ") Dans la cour de l'école, mes camarades parlaient wallon. Avec le français, je connaissais donc trois langages différents.

L'école était le seul endroit que je fréquentais. Je ne passais même pas dans le village pour y aller : je prenais " la ruelle ", qui y menait directement. J'étais vraiment sauvage. A part les camarades, le maître, et mes parents personne ne connaissait le son de ma voix. Un ami, M. Toussaint, brigadier des douanes, venait jouer au piquet à la maison, avec sa femme et sa fille Madeleine. Si j'avais quelque chose à dire, je le faisais à voix basse à l'oreille de ma mère. Un jour, M. Toussaint me dit : " Ecoute bien : si tu parles tout haut, je te donne une pièce de 100 sous " La belle grosse pièce de 5 F. en argent avait alors de la valeur ! Mais elle ne m'a même pas tenté: je ne me suis même pas demandé ce que je pourrais en faire. J'avais bien une tirelire, pas très garnie, dont on extrayait par exemple une pièce de dix sous pour la fête du village, avec la pointe d'un couteau.

Les ressources de la famille étaient modestes. Dans la région, on ignorait les " cadeaux de Noël et du Nouvel An ", que je ne soupçonnais que par les catalogues. Mais à la St Nicolas, je recevais un petit cadeau. Par exemple : une orange, une petite boîte de couleurs sans danger, un jeu de construction, une imprimerie avec caractères en caoutchouc et même une machine à écrire - jouet.

Comme construction, je bâtissais un cinéma. Ma mère m'aidait à poser délicatement une étoffe épaisse sur ma charpente. A l'extrémité, je couchais un bol sur le côté en guise d'écran. L'autre bout restait ouvert. A l'aide d'une glace je renvoyais la lumière de la suspension à pétrole sur le bol. Quant à l'imprimerie, elle me procurait assez de plaisir pour que je lui attribue en grande partie mon emballlement survenu 15 ans plus tard à la lecture de l'article de FREINET dans Clarté.

Et puis, un beau matin, mon père est rentré à la maison portant sur ses épaules un cheval mécanique: il l'avait gagné à la loterie organisée par l'épicerie. Ce que j'ai pu pédaler, même dans la cuisine.

La mandoline de ma soeur Laure m'a aussi servi de jouet. Ma main était encore trop petite. Je ne me servais donc que des deux premières cordes pour jouer " Au clair de la lune " avec mon pouce. Mon frère Marcel en jouait aussi. Plus tard, il aura un violon et un piano. Quant à mon père, il jouait de la basse (1) à l'harmonie municipale.

Je n'ai donc guère connu que des jeux-travaux, comme dit FREINET. Et la pédagogie familiale n'était pas la cause de mon caractère sauvage. J'étais gâté. J'avais

(1) N.D.L.R. Il y a quatre saxhorns (instruments à vent à pistons) dans les harmonies et fanfares , l'alto, le baryton, la basse et la contrebasse.

bien un peu peur de mon père, mais il n'avait jamais rien à me défendre, puisque je n'avais jamais envie de m'en aller. Mais c'était quand même un "dur". Le premier logement qu'il avait occupé avant de faire bâtir sa maison (avant que je sois né) comportait une large barrière d'entrée dans la cour. Il l'avait peinte en bleu-blanc-rouge pour manifester ses opinions républicaines, ce qui était très osé à l'époque. Plus tard, il avait même porté le drapeau rouge lors d'une manifestation des grévistes de l'usine.

Pour en revenir à ma timidité de sauvage, voici comment elle a diminué, alors que je pouvais avoir 10 ans. Un jour, je suis allé avec ma mère à l'épicerie, comme j'en avais l'habitude, et bien que l'épicière m'ait baptisé Roger la Honte.⁽¹⁾ Sur la place, on était entrain de monter un manège de vélos pour la fête. Il n'y avait là que des gosses comme moi. Alors, je n'ai pas pu résister: j'ai rejoint mes copains pour voir monter le manège. Je n'ai pas guetté ma mère pour rentrer avec elle, et je suis revenu seul pour le repas. De ce jour, j'ai commencé à vivre en civilisé.

Ceci me rappelle un voyage chez des cousins, non loin de Charleville. Derrière leur maison se trouvait le champ d'aviation. C'était plus passionnant qu'un manège. Après la première auto, j'y ai découvert les premiers avions. On lançait le moteur en faisant tourner l'hélice, et au départ les casquettes s'envolaient. J'admirais surtout l'atterrissage en douceur.

Ma vie à l'école ? Au cours élémentaire, je revois le maître, M. Demorgny, écrire rapidement de la main gauche. Il paraît qu'il s'était mutilé l'index droit pour éviter de poursuivre ses études. Inutile de parler de la pédagogie traditionnelle. Il était gentil, ce qui n'était pas mal. Un peu de détente seulement en "travail manuel", quand nous apprenions à faire des cocottes, un bateau ou une salière avec de vieilles feuilles de cahier. Ou bien, c'était du tissage réalisé avec des bandelettes de papier.

Dans la grande classe, le système de notation du directeur, M. Gingembre est pour nous très simple et accessible. Mains propres, leçon bien sue, cahier bien tenu lors de la correction en classe : un bon point. Dans le cas contraire, un mauvais point ... qui supprime un bon point. Total : classement en fin de mois. A part cela, rien que du grand sérieux et du conformisme. Un détail amusant : René est surpris par le maître : il vient d'écrire sur un bout de papier, pour le faire circuler : "Gingembre - 5 jambes". Après une engueulade bruyante, la punition : "Tu me copieras 500 fois : "Je suis un impertinent personnage".

En orthographe, je n'éprouvais pas de difficulté sérieuse. Si je suis devenu un partisan résolu de sa réforme profonde, c'est parce que plus tard, j'ai dû l'enseigner. Pourtant ses caprices m'intriguaient. Un jour, j'ai demandé à mon père: "Pourquoi ne dit-on pas CACHIER, puisqu'il y a un H ? Il a bien ri, mais je n'ai jamais eu de réponse. Autrefois, on écrivait CAIER. On aurait pu adopter i".

Ma fréquentation scolaire était aussi bonne que possible. Pourtant, depuis mon enfance, ma santé n'était pas crâne: toutes les maladies du jeune âge : rougeole, oreillons, etc... sauf seulement la scarlatine. Ma vue était déjà défaillante. On m'avait mis près du tableau, mais par contre, je devais regarder mon livre ou mon cahier du plus loin possible. Nous sommes allés chez un docteur belge de Namur. Il a recommandé des fortifiants, c'est-à-dire ... du lard. Car l'élevage familial du cochon était bien répandu. Je n'en ai guère mangé, mais j'ai alors manqué l'école pendant plusieurs mois, ce qui était une très bonne chose. Par dessus le marché, j'avais souvent de l'eczéma.

Finalement, malgré tout cela, lorsque mon âge me permettait de passer le certi-

(1) N.D.L.R. Héros d'un célèbre mélodrame du XIX^{ème} siècle joué des milliers de fois par les théâtres ambulants jusqu'à la guerre de 1914, avec la Porteuse de pain, les deux orphelines, le Maître des Forges, et Coeur de Française.

ficat, je n'ai pu être présenté en juillet, mais à la 2e session d'octobre, à 12 ans révolus, et à Rocroi, ce qui n'était pas commode comme communications.

Dans la famille, tous mes aînés sont dans l'enseignement. Je me doute bien qu'un jour je devrai passer par là. Un jour qu'il était question du métier, j'ai déclaré : " Ben alors, rester toute la journée enfermé entre 4 murs !" Mon père n'a rien dit, lui qui se vantait d'être heureux d'avoir un métier de plein air.

En octobre, je vais " à l'école à Givet " (école primaire supérieure). Lever plutôt pénible à 6 h. 1/2, puisque j'ai dû veiller pour mes devoirs et leçons. Car le vrai travail se fait à la maison. Trajet à pied : un peu plus de 2 Km par tous les temps : mais cela n'est rien. J'ai une bonne pélerine. En cours de route, nous apercevons quelquefois, mais rarement, les filles qui se rendent au cours complémentaire situé plus loin, ce qui les fait partir plus tôt et rentrer plus tard. Je suis loin de penser que parmi elles se trouve ma future femme !

D'ailleurs, du fait de la séparation des écoles de garçons et de filles au village, nous n'avions guère de relations avec elles. Si l'un de nous jouait avec une gamine, les autres se moquaient de lui en criant : " Gamin-fille ! Gamin-fille !" Je ne connaîtrai pas cette attitude lorsque je m'occuperai de classes mixtes.

Sur notre route, pas encore d'autos. Je n'en voyais qu'une : celle du docteur. Avant de démarrer, lors de l'embrayage, on entendait une sorte de grognement bruyant et pénible. De temps en temps, un tilbury nous dépassait en secouant son conducteur, et nous nous amusions à courir derrière jusqu'à essoufflement. Mais surtout, nous étions très heureux lorsqu'un chariot ardennais roulait dans notre direction : nous y posions nos lourds sacs de livres.

En classe, l'étude de l'allemand commence. J'en connais déjà quelques mots grâce à mes deux soeurs et à mon frère aînés. Un camarade le parle couramment. Fils de docteur, il l'a appris, tout naturellement, avec une bonne allemande. Mais s'il l'a écrit correctement, ses textes français sont au contraire en grand désaccord avec l'orthographe officielle. Bientôt, un nouveau professeur nous arrive. Ce jeune monsieur s'assoit donc à son bureau. Puis, de but en blanc, il nous parle longuement en allemand (méthode superdirecte). Enfin, il parle français : " Voici ce que je viens de vous dire en allemand ..." Heureusement qu'il n'a pas continué selon cette technique. Il voulait sûrement nous prouver ses capacités.

A part l'allemand, hors de l'école, sur un banc de la Place Verte je commence à étudier l'Espéranto avec un camarade de mon village. Il faut dire que mon frère est esperantiste, et que le libraire l'est aussi. Pour deux sous, nous lui achetons donc " l'Espéranto en dix leçons ".

Le professeur de français me plaît vraiment. En grammaire, il nous pose des questions sur le sens des termes. Par exemple, il nous demande quel est le sens réel du " futur " si on ordonne : " Tu viendras demain ". La grammaire m'intéresse déjà.

Mes études se poursuivent tant bien que mal. Le directeur me laisse entendre que je suis assez bien parti pour pouvoir être présenté au brevet. Seulement, de nouvelles aventures vont commencer.

On parle de guerre. Bien sûr, cela n'est pas nouveau : j'en entends parler depuis que j'existe ! Il y a un ancien combattant qui parle de 1870 lorsqu'il s'adresse aux enfants. De temps à autre, quand l'occasion se présente, mes parents racontent leur fuite devant les Prussiens : campement dans les bois sous une tente faite de draps de lits etc... De sorte que le 23 Août 1914, alors que je regarde une éclipse de soleil à l'aide d'un verre fumé, je ne suis pas trop effrayé lorsqu'une patrouille

de uhlands sort du bois le plus proche, en face de chez nous. Des gosses qui se trouvent par là se sauvent à travers un champ de pommes de terre. On en rit même... et la patrouille passe.

La situation est donc très sérieuse. Mon père creuse un trou profond dans le jardin et y enterre ses papiers entassés dans une sorte de coffre aux parois épaisses, et on se prépare au départ. Le soir même, nous prenons le train pour Charleville: c'est le tout dernier.

Nous couchons chez mes oncle et tante, et le lendemain commence la longue marche à travers les campagnes, par la grande chaleur. Entre autres souvenirs: arrachage de pommes de terre à l'aide d'un bâton par ... un gendarme, pour le repas du soir. On couche dans des tas de paille, pêle-mêle. Un jour, sur la route, je perds mes parents de vue. Effrayé, je cours d'abord en avant, puis je me campe au bord de la route poussiéreuse où défile le flot ininterrompu des réfugiés. Enfin, les voilà: je ne les quitterai plus d'une semelle. Et nous continuons à trotter à travers la plaine monotone et brûlante de la Champagne.

En cours de route, mon père va se présenter au service des ponts et chaussées, qui le garde à son service. Nous continuons sans lui.

Finalement, dans l'Aube, il existe un service d'évacuation par le train. Nous sommes parqués par groupes d'une cinquantaine de personnes, gardés chacun par une sentinelle. Pris d'une envie pressante, je réussis à m'échapper pour me faufiler dans la gare. Au retour, je retrouve mes parents, après avoir appréhendé de les manquer.

Nous roulons enfin pour aboutir à Valence. Nous y sommes accueillis par une institutrice. Par bonheur, sur un journal, nous trouvons parmi les annonces de réfugiés, celle où mon père nous recherche. Il se trouve à Troyes. Nous allons donc l'y retrouver, sauf ma soeur, qui vient d'être nommée à Romans.

A Troyes, nous logeons très à l'étroit chez un horloger. Je revois encore ma mère faire chauffer le contenu d'une casserole sur la flamme d'une bougie! Mon père, qui ne perd pas le nord, me dit: "Tu vois, ici, il y a une Ecole Normale"... ce qui me fait l'effet d'une douche glacée. Mais il faut bien que je suive la filière. Mon père est nommé à Mailly le Camp. Et là ... je prépare mon brevet, avec l'aide de mon frère, par correspondance. Pas question, heureusement, de m'envoyer à l'école primaire supérieure, toujours question finances. Comme je me limite au programme de l'examen, je n'étudie que le matin. Je suis aussi inscrit à l'Ecole Universelle par correspondance. Finalement, c'est la réussite à l'examen, unique pour le brevet et l'entrée à l'Ecole Normale ...

Me revoici à Troyes. L'Ecole a déménagé pour laisser la place aux blessés de guerre. Nous sommes dans un ancien couvent. Je suis couché sur place et en pension chez l'économe. C'est la prison où je me morfonds à 100 %. L'économe n'arrive pas à me remonter le moral. Mon père vient me voir de temps en temps quand j'ai une après-midi de "liberté": il se rend compte que je ne tiendrai pas le coup. Un mois se passe. Alors, il obtient que je sois transféré à l'Ecole Normale de Rouen, où les élèves sont externes. Je loge d'abord avec mon frère, puis en pension à Rouen même, avec deux camarades, non loin de l'Ecole. Là encore, elle est installée dans un ancien couvent. La vie y est assez supportable. Seulement, la nourriture y est bien réduite. Les étudiants ont la ration minimale, et rien ne la compense dans le menu. C'est la famine! La qualité n'y est pas non plus, car j'ai des démangeaisons. Je demande à voir le docteur, qui m'accorde un mois de congé pour eczéma généralisé. Il doit surtout penser à me permettre d'aller manger un peu plus.

A Rouen, je passe mes journées de liberté chez mon frère et, dans la journée, je suis avec lui à son bureau de dessin. Pour changer, j'y fais du latin.

plus tard, je m'intéresserai au grec. Toujours les langues, dont la structure grammaticale surtout m'intéresse.

Question enseignement, on n'étudie plus l'allemand, mais l'anglais. Pour rattraper mon retard, j'achète un manuel (méthode Hugo). J'ai quelques occasions de bavarder timidement avec des soldats anglais. Je n'ai pas de peine à suivre, car malheureusement le professeur est chahuté.

Dans l'usine de Déville, mon frère a découvert un prisonnier tchèque esperantiste. Pour la première fois, je parle esperanto à un étranger qui ne connaît pas un mot de français. Je me débrouille très bien.

La vie serait à peu près régulière et supportable... si ce n'était la guerre, avec ses bombardements. Nous ne dormons pas dans un quartier exposé, mais les bombes troublent notre sommeil. Quant à l'école, elle n'est pas éloignée d'un camp anglais. Une fois, en plein jour, une bombe tombe si près qu'un éclat s'incruste dans la porte de la cour. Heureusement qu'un tel bombardement ne se reproduira pas, car nous ne disposons d'aucun abri.

Rien de bien particulier du point de vue pédagogique. nous avons un professeur naturaliste et contestataire sur le plan des connaissances, donc absolument étranger au scientisme. Par exemple, il dément l'opinion selon laquelle le vert-de-gris(I) est un poison. Il nous cite une expérience d'alimentation de chiens avec des produits complètement remplis de vert-de-gris. Ils ont simplement grossi!

Notre professeur d'histoire nous quitte, et cet enseignement est abandonné pendant pas mal de temps. Puis une jeune femme le remplace : " Prenez votre livre d'histoire...Où en étiez-vous ?.. Actuellement, vous devriez en être à la page tant. Alors, voyons ce qui manque." Elle nous explique rapidement en insistant sur le plus important. On lit quelques passages. Pour finir, elle nous déclare: " Voilà donc ce que vous étudierez pour la prochaine leçon ". Tout compte fait, 52 p. de manuel !!

Vie politique : les " grands"journaux sont pleins de bourrage de crâne. Mais cela ne mord pas chez les normaliens (Ah! ces jeunes !). Un camarade me fait connaître " Le Pays " et " Le Bonnet Rouge " qui, naturellement, sont souvent censurés. Je colle les coupures les plus intéressantes sur un cahier qui commence par cette citation : " Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son". Le directeur, que nous appelons " le bonze " est alerté grâce à la patronne de la pension. Comme il prend le même chemin que moi au retour de l'école, il m'appelle et nous faisons route ensemble .Je m'explique. Il me gronde amicalement et me conseille d'être plus discret.

Enfin, l'examen du B.S. approche. J'explique au directeur que je suis incapable de le passer en anglais et que je demande l'épreuve d'allemand. Il n'en revient pas, mais j'insiste. Je me dis que je suis capable d'écrire correctement une quinzaine de lignes. Même si elles ne cernent pas tout à fait le sujet, je n'aurai pas de mauvaise note. C'est ce qui arrive. En anglais, j'aurais pataugé dans la description d'un port avec les différents types de bateaux. En allemand, je dois parler de la moisson, ce qui reste dans mes possibilités... Et me voilà reçu !

Je me souviens avec précision de mon départ : le lendemain même, je prends le train de minuit 25, qui me donne partout des correspondances satisfaisantes. Ma crainte du bombardement du pont du chemin de fer, déjà visé plusieurs fois, est diminuée par la joie du départ. Pas d'alerte. Le train peut partir. Pendant le trajet, nous entendons le bombardement. Il se produit trop tard.

Me voici donc de retour à Mailly. Jusque-là, si l'occasion s'était présentée, je n'aurais pas osé contrarier mon père. Mais cette fois, je lui dis carrément : " Je ne retournerai pas à l'école Normale." Constatant ma maigreur squelettique, il ne répond pas. Il écrit aussitôt au directeur de l'école. Celui-ci évoque la nécessité légale d'une 3ème année et du certificat de fin d'études. Mon père lui répond que je ne serai pas en état de retourner à Rouen et que, d'ailleurs, c'est impossible avec le salaire qu'il reçoit. Nous n'avons plus d'autres nouvelles. Plus tard, je serai considéré comme ayant normalement terminé mes études. Le directeur a fait le nécessaire, en brave homme qu'il était.

J'oublie bien vite mes études. Je n'ai jamais eu la cervelle aussi libre. Et je mange. Peu de temps après mon retour, je me trouve dans la petite ferme où nous logeons. Passe un avion. Machinalement, je lève le nez vers le ciel éblouissant. Aussitôt, l'obscurité se fait dans mes yeux et je perds l'équilibre. Je tombe, mais je ne perds pas connaissance et je réussis à me relever aussitôt. Je recouvre la vue. Je n'ai eu que quelques écorchures. Désormais, il faudra que je me méfie.

Je ne me remets qu'à moitié, mais je peux me permettre de grimper sur le gros merisier pour y faire une bonne récolte. Le propriétaire, âgé de 80 ans, est plus costaud que moi : il laboure encore.

Nous ne sommes plus les seuls locataires lorsque des territoriaux viennent loger dans la grange. Je me souviens d'eux parce qu'ils ont capturé un gros rat qu'ils font jeûner pendant 48 H. avant de le manger. Ils assurent que c'est une viande excellente.

Ici, ce ne sont plus des soldats anglais, mais des Russes. L'un d'eux fait de la peinture, ce qui m'intéresse beaucoup. Son paysage est beau, mais il n'a pas reproduit le poteau télégraphique. Comme je n'ai reçu aucune formation artistique, je m'en étonne. C'est ainsi que j'apprends qu'il ne s'agit pas d'être figuratif à 100 %. Moi-même, je me mets à peindre. Je reproduis la petite ferme où nous vivons. Un officier passe, examine mon travail et me demande où j'ai appris la peinture. Ce ne doit pas être trop mal. A propos des Russes, je les vois un jour exécuter une danse accroupie. Je serais bien incapable d'en faire autant.

Comme ça va mieux, je suis embauché au bureau de l'atelier du camp où je m'occupe de comptabilité. Une camionnette prend les employés au village et les ramène. Mon travail n'est pas pénible et je suis à peine contrôlé. Il m'arrive d'ailleurs de sortir pour prendre livraison d'essence. Je quitte aussi le bureau pour faire un tour dans l'atelier. Il y a là un prisonnier allemand avec qui j'ai l'occasion de bavarder. Il me dit : " Ceux qui sont la cause de la guerre, sont les capitalistes". Bien sûr.

A Mailly, pas question de pédagogie? J'ai seulement un petit écho de ce qui se passe à l'école. Un enfant me raconte en effet : " J'avais fait une faute à t a n i è r e : j'avais mis deux n. Alors, le maître m'a expliqué: s'il y avait deux n à "tanière", on dirait tan-nière. A remarquer par dessus le marché que dans le pays on prononce à peu près " ton-nière, car le an et le on se confondent.

L'occupation se termine enfin, et nous rentrons aussitôt que possible. Mon père va déterrer ses paperasses. Surprise : celles du coffre, encore utilisables, sont cependant abimées, alors que celles qu'il a placées au-dessus, sous une plaque de fonte, sont intactes.

Et me voilà bientôt employé au bureau des Ponts et Chaussées de Givet. Une petite prison où je m'ennuie. Je ne fais sans doute pas tout à fait l'affaire. (J'écris

mal); ou bien on n'a plus besoin de moi ? Finalement, bien content, je reste à la maison.

Bientôt, je suis appelé à passer le conseil de révision. La guerre semble tirer à sa fin mais sait-on jamais ? ... J'éprouve donc une certaine appréhension. Me voilà devant les militaires. Dès qu'il m'aperçoit, l'officier responsable me dit brusquement: " Allez vous-en " Je me demande ce qui m'arrive. Il continue alors : " Insuffisance de développement. Ajourné !". Diable ! je ne dois pas encore avoir l'air bien crâne !

Pour essayer de remonter la pente, je me mets à faire chaque jour 1/4 d'heure de gymnastique. C'est le système Muller, qui comporte 10 mouvements à la fois musculaires et organiques, le tub, puis 8 mouvements de frictions. Respiration profonde pendant et après chaque mouvement. Peu à peu, on arrive à passer à un degré supérieur des exercices. Je n'ai jamais trouvé mieux depuis.

Le temps passe; l'Armistice est signé. Puis le moment de demander un poste d'instituteur est arrivé. Ça y est, m'y voici !

En avril 1919, à la rentrée de Pâques, je débute à Mézières, à l'école Chaudron, du nom de son directeur. Elle comprend à la fois une école primaire et une école primaire supérieure. Le premier contact avec le directeur est sensationnel. Il résume ses explications en une phrase : " je ne vous demande pas de faire classe: faites de la discipline". Les élèves, pendant la guerre, ont fait les quatre cents coups. Ils ont été dressés à voler les Allemands. La maîtresse qui m'a précédé n'a pas pu en venir à bout. Fichu métier en effet !

Je n'ai jamais été préparé à la pédagogie pratique et la situation est exceptionnelle. Le directeur ne m'a conseillé aucune méthode pour m'en tirer. Alors, je décide de séparer les torchons des serviettes, c'est-à-dire d'être aussi gentil que possible avec les élèves à peu près normaux, et féroce avec les enfants difficiles.

Et je n'ai pas dit le plus beau : 75 élèves, c'est-à-dire trois fois le maximum raisonnable. Au moment de rentrer, je dis simplement " A vos places ". Et ils vont s'asseoir en m'observant du coin de l'oeil. J'ai préparé un plan de la classe, avec ses trois longues rangées de tables. Je leur demande de se lever tour à tour et de donner leur nom. Je contrôle sur le registre d'appel. Et j'écris les noms sur mon plan. Ainsi, dès que j'aurai affaire à un élève, je pourrai, tout de suite, l'interpeller. Tout se passe normalement : ils n'ont pas l'air bien terrible.

Mais c'est parce qu'ils étaient occupés à observer le nouveau venu. Lorsque je donne le signal de la sortie, les vieilles habitudes reprennent : ils se ruent tous en ligne droite vers la porte, passant par dessus les tables. " Non pas comme ça ". Je ferme la porte. " A vos places ". Hésitation. Je crie à nouveau: " A vos places " et je m'avance, menaçant. Les voilà enfin assis. Avec bien du mal, je leur impose la sortie en rang: " Vous jouerez quand vous sortirez tranquillement ". Je leur laisse une bonne récréation. Pour rentrer, il faut à nouveau recommencer plusieurs fois la manoeuvre. Et quand elle a réussi, il est presque l'heure de la sortie. Je les préviens charitablement qu'ils ne seront libres que lorsqu'ils sortiront tranquillement.

L'ensemble des élèves finit par comprendre que tout ira mieux si on se tient tranquille. Seuls deux ou trois sont récalcitrants, dont un irréductible: Danchy, qui, adossé au mur me lance à la figure le mot de Cambronne bien articulé. J'en parle au directeur qui me dit : Amenez-le moi. A 11 h, je l'empoigne et je l'emmène de force. Nous passons de notre cour dans celle de l'école supérieure. Les murs sont bien hauts et derrière se trouve le fossé profond de " La Macérienne ". Le directeur le place près de sa classe, ferme toutes les portes à clé, y compris le portail qui sépare les deux cours.

A la rentrée, le directeur vient me voir : " Il s'est sauvé ! Par où ! On va lui demander ". Le gamin lui montre le portail : " Par là, sous la porte ". Il avait rampé, profitant de l'espace restant entre le portail et le sol. Une autre fois, le directeur l'enferme avec lui. A la longue le phénomène devient à peu près supportable. Quant aux autres, ils sont devenus normaux, et je puis faire classe selon la normale que nous appelons aujourd'hui traditionnelle.

A la veille des grandes vacances, M. Chaudron me dit : Nos enfants vont aller en colonie de vacances. Voulez-vous partir avec eux comme moniteur ? J'accepte. Le jour venu, j'arrive à l'école : " Je m'excuse : vous ne pourrez pas partir avec vos élèves. Mais vous les retrouverez là-bas ".

Nous allons alors à Levier dans le Doubs. La colonie se trouve dans la forêt. Quand nous arrivons, mes élèves m'aperçoivent. Ils accourent au-devant de moi, me prennent la main, et gesticulent de joie. Le responsable s'avance, se présente et dit : " Eh bien ! Ils ont l'air de bien vous aimer " Je lui explique qu'il n'y a pas longtemps. L'une des surveillantes n'est autre que ... la grande soeur de Dauchy.

Ces relations avec mes élèves me rappellent que plus tard FREINET nous dira : "Vous êtes dans une cave, sans aucune lumière. Vous n'y voyez rien. S'il se produit une toute petite fente et que filtre un rayon de soleil, si ténu soit-il, vous arrivez à reconnaître tout ce qui vous entoure. Si peu que vous puissiez faire en classe, il faut le faire : cela peut changer toute l'atmosphère de travail." Depuis lors, nous savons qu'il faut faire briller le soleil".

L'année suivante, en octobre 1919, me voici instituteur à Haybes, " la ville martyre ". Alors, c'est une autre histoire. Au début de la guerre, quelques habitants se seraient postés en francs-tireurs dans la forêt contre les avant-gardes allemandes. Résultat : le village a été incendié entièrement ... sauf l'école de filles avec la maternelle. Comme tous les nouveaux logements, l'école des garçons se trouve donc dans un baraquement à peine surélevé au bord de la Meuse. Il sera donc inondé à la première crue importante. Pour moi, un avantage substantiel : mon maigre traitement se trouve gonflé d'une sérieuse " indemnité de zone ". Si elle est bien utile aux ménages, pour moi, qui ne connais que le désavantage du logement dans un baraquement, c'est un supplément. Le chauffage de ma chambre est instantané : mais il faut être au lit quand il s'éteint. Je retourne chez mes parents le mercredi et le samedi pour ne rentrer que le vendredi et le lundi matin. Ce voyage est pour moi un divertissement extraordinaire. Dans le train ouvrier, je choisis un compartiment bien rempli et je m'amuse des histoires toujours nouvelles et inattendues que les ouvriers wallons racontent : elles me remettent du trop grand sérieux de la vie professionnelle.

A Haybes, on parle un patois wallon très particulier, avec un accent mi-anglais : Pour Marie, on dit Mérie et pour dire au revoir, ce n'est pas " à rvey " comme dans la région, mais " à rvouy " (arvouille). Le mot a paru si original qu'on l'emploie souvent ailleurs qu'à Haybes.

Venons-en tout de même à l'école. Le directeur, M. Moreau, est très chic. L'inspecteur cultivé et compréhensif. C'est " le père Degrès ". Il descend du train, passe le pont à vélo et arrive dans ma classe. Vous allez rire de la pédagogie " concrète " faite de mieux : je fais une leçon sur le double-décimètre. Chaque élève en a un et tout le monde mesure ... sans aucune motivation. Avant de partir, l'Inspecteur et le directeur font devant moi l'éloge de ma famille et fondent des espoirs sur ma future carrière ! S'ils savaient ce que j'en pense ! Dans le rapport qui suit, je peux lire : " Il y a 3 cours. Je n'en veux que 2 " ... et pour finir : " Maître gentil, qui réussira ". Souhaitons-le quand même.

Après la classe du matin, nous utilisons l'Esperanto pour la correspondance internationale. Le but n'est pas une étude complète de la langue. Nous ne travaillons que sur le texte de nos envois et de ceux de nos correspondants. Ici, j'ai tout de même une sérieuse avance en fait de méthodes pédagogiques.

M. Moreau m'invite à venir chez lui : " On ne vous voit jamais ". Il me propose de venir faire du piano à quatre mains avec sa fille. Mais non: je ne suis pas tenté. Il me reste toujours un fond de sauvagerie. Je reste donc chez moi, avec le piano que mon père m'a acheté. Je lis pas mal : des classiques de base, et Flammarion, qui m'explique la métempsychose.

Au village, nous avons la visite de Poincaré, venu par train présidentiel. On a déménagé une pauvre femme pour la reloger dans un baraquement plus confortable. Sa visite aura servi à quelque chose. Je fais partie des " officiels ". Le grand homme m'arrive à peu près à l'épaule. J'ai donc, sous les yeux, celui que l'opposition appelle Poincaré-la-guerre...

L'année se termine. Il me faut maintenant me représenter devant les militaires qui me déclarent d'emblée bon pour le Service. Mon père, en tant que maire, fait partie de la commission. Sitôt rentré, il me raconte qu'étant donné mon excellente corpulence, on avait voulu me diriger sur la cavalerie. Mais il avait obtenu que je sois dans l'infanterie : " Je n'aurais pas été tranquille de te savoir dans les pattes des chevaux ". Sur le moment, j'étais plutôt contrarié. Mais réellement, la vie était plus dure dans la cavalerie. Pour choisir mon régiment, j'ai suivi des cours de préparation militaire et j'ai été incorporé à Mézières.

Sous l'uniforme, j'étais à nouveau prisonnier. Un jour, j'étais tellement dégoûté que j'ai tiré au flanc en me faisant porter consultant. J'arrive à l'infirmerie. Devant la porte, un soldat est appuyé au mur, le nez baissé : " Alors, ça n'a pas l'air d'aller ? Tais-toi, je vais passer la visite parce que c'est mon tour de partir au Maroc. " Là-bas, c'est la guerre. Comme les départs se font suivant l'ordre alphabétique, je lui demande aussitôt : " Ton nom commence par quelle lettre ? J. " Zut alors ! mon tour va arriver aussi.

Je raconte au major que je n'ai pas pu manger depuis plusieurs jours: il conclut: " embarras gastrique " et m'exempte de service. Je rentre dans ma chambre. Je rumine sur mon sort. Un peu avant le retour de mes camarades, un secrétaire arrive : " Ah ? ils ne sont pas encore rentrés ? C'est bon. Tu leur diras qu'on demande deux volontaires pour partir en occupation en Allemagne ". Je file aussitôt au bureau et je m'inscris. Je suis accepté. Avant mon départ, j'apprends que le tour de départ au Maroc est renversé: on recommence à la lettre Z et on suit la liste à reculons ! Mais je ne regrette rien. Je profite d'une permission de 24 H. pour aller dire au revoir à mes parents.

A Biebrich, non loin de Wiesbaden, travail de bureau. Mais j'ai bientôt la chance de faire le stage obligatoire d'éducation physique au " CRIP ". A la fin du stage, je demande à rester au centre comme moniteur. Et je termine les 18 mois de service qui me restent en plein air.

L'atmosphère pédagogique du CRIP est bien meilleure que celle d'une classe traditionnelle; le grade y est simplement la marque d'une responsabilité. Il arrive au caporal que je suis, de remplacer le sergent et de diriger une leçon d'éducation physique au stage des officiers en tenue de sport. C'est le premier jour de la leçon des " forts ". Les exercices ne suivent plus l'ordre traditionnel, mais obéissent aux caprices du terrain varié: course, dégringolade, le long d'une longue corde inclinée etc... pour finir par un plongeon dans la piscine. Ces Messieurs s'étonnent un peu, mais suivent le mouvement.

Inutile de dire que je me perfectionne en allemand, surtout pour l'accent, puisqu'un jour, dans le tramway, un civil avec qui je parle me dit : " Toi, tu es de Mayence ! " Il s' imagine que je me suis engagé dans les tirailleurs, où l'on accepte les étrangers comme dans la légion.

C'est pendant mon service que j'ai lu intégralement La Bible. J'ai été marqué, surtout, par le Cantique des cantiques et par l'Evangile selon St Mathieu. C'est également dans un bureau militaire que j'ai eu connaissance d'une circulaire secrète que le lieutenant m'a fait taper. On y recommandait de ne pas se fier seulement à la bonne conduite des soldats et on citait les recommandations des jeunesses communistes selon lesquelles il fallait en particulier tâcher de gagner des grades.

Je quitte donc l'uniforme. Les jeunes gens de ma classe 20 ont fait deux ans, ce qui constitue le maximum après la guerre. Je ne suis pas fâché de redevenir un civil.

EN 26, je suis nommé à Monthermé, situé au creux d'une vaste boucle de la Meuse, si typique qu'elle est représentée dans plusieurs manuels de géographie. Chaque matin, je fais " le tour de l'Enveloppe " : je grimpe par le raccourci jusqu'au sommet de la colline, je suis la crête, d'où je découvre un vaste horizon avec toute la boucle, et je redescends de l'autre côté. Total, une heure de marche accélérée, ce qui n'empêche pas la gymnastique en chambre. Et bien sûr, je dors tout près de la fenêtre ouverte. Un beau matin, il y a de la neige sur mon édredon.

Le directeur de l'école est mon ancien instituteur : M. Gingembre. Je viens à peine de rentrer du régiment que mon inspecteur débarque et me cherche des poux.

Une cérémonie est organisée avec les anciens combattants. Elle tombe un jour où j'ai l'habitude de reprendre le train pour retourner chez nous. Je demande à un collègue de prendre mes élèves et je file. Au retour, le patron me dit : " Tu aurais dû venir. Ce n'est pas bien. C'était presque une cérémonie officielle". Ma réponse l'a suffoqué : " C'est vrai, et c'est justement pour ça que je n'y suis pas allé ".

J'adhère aux jeunesses communistes. Bien que je me sois abstenu d'assister à une manifestation, je suis convoqué auprès du juge d'instruction. J'assure que je ne fais pas partie de l'organisation et que je me suis borné à confectionner quelques roses qui devaient orner un char. Tout cela est vrai. Mon déplacement est remboursé et on me laisse tranquille.

Je suis titularisé. J'obtiens un poste dans mon village, où je resterai également deux ans. J'y fonde une chorale. Tous les chanteurs du village s'y inscrivent. En son sein se crée bientôt une troupe théâtrale à laquelle participent ouvriers, institutrices et un dessinateur de l'usine. La directrice de l'école des filles tient le piano. Je ne suis donc plus sauvage ? Je crois que c'est de la bonne pédagogie sociale.

Avec les élèves, nous donnons aussi en représentation le Jeu du Feuillu de Jacque-Dalcroze. Ce n'est pas encore du théâtre libre, mais les chants et les scènes plaisent beaucoup aux enfants. Avec les deux institutrices originaires du village, nous nous disons " vous ", puisque nous n'avons jamais joué ensemble ! L'une d'elles, Simone, et moi, avons le coup de foudre : elle, de la famille la plus bigote du village, moi, le secrétaire de la cellule communiste. Ses parents sont farouchement contre. Je dirai seulement que cela ne s'est arrangé qu'après plusieurs années de rupture totale.

Je m'occupe également du Syndicat d'Initiative des Grottes de Nichet, situées au sommet de la colline du même nom, qui se trouve en face de la maison de mes parents. Une fête foraine est organisée qui attire beaucoup de monde.

Et, comme je suis resté un sportif, je fais du camping à pieds. Je pars un jour, sac au dos, avec linge, cuisine et couchage, jusqu'à Cologne. C'est le moment de la grande inflation, où on compte par millions de marks. Le campeur millionnaire prend le bateau sur le Rhin jusqu'à Remagen, puis la route du retour. Au Luxembourg, je suis arrêté par les gendarmes. Ils me soupçonnent d'être un Allemand cherchant à passer les frontières pour trouver du travail. Je m'explique. L'un d'eux dit à l'autre : " Ce sont des histoires ". Je leur demande d'un ton ferme de téléphoner chez moi... Ils me relâchent alors et je regagne la maison avec d'épaisses semelles de peau durcie.

A l'école, c'est toujours du traditionnel assoupli.⁽¹⁾ Le travail de la matinée étant terminé, je me revois un jour faire chanter mes élèves pendant le peu de temps qui nous restait. Mon directeur vient me parler du respect de l'emploi du temps. Il aurait mieux valu rester à ne rien faire. Cependant, dans l'ensemble, je ne suis pas trop ennuyé.

Le moment de partir " en commune " est arrivé. En octobre 1926, c'est dans le hameau de Linchamps que je me trouve responsable d'une classe unique. Je suis déjà entré dans cette classe, venant de Monthermé, pour faire une conférence politique.

Simone est nommée de son côté dans un petit village éloigné de 40 ou 50 km.

Le premier jour de la rentrée, garçons et filles se rangent bien gentiment. Tout au bout se dresse une forte jeune fille qui tient sa petite soeur par la main. Je lui dis alors : " Tu peux la laisser, va : elle n'a pas du tout l'air d'avoir peur - Mais, me répond-elle, je vais à l'école aussi - Quel âge as-tu ? Elle en paraît 15. C'est Louise, fille de fermiers qui habitent en plein bois, dans la colline.

Classe nombreuse : tous les cours. Par dessus le marché, la mère de René, très bon élève, me demande si je peux le préparer aux Bourses 2ème Série. Ce ne sera pas facile. Comment faire ? Je dis alors à René : " Voilà : tu comprends bien que je ne peux te réserver que peu de temps. Il va falloir que tu étudies tout seul ". Nous nous limitons strictement au programme de l'examen, ce qui est un gros atout (j'en ai fait l'expérience en préparant seul le brevet). Et à l'aide des manuels nous établissons un plan général de travail. En fin de journée, j'effectue un contrôle d'un quart d'heure. Pas de devoirs à la maison : cinq bonnes heures de travail soutenu à l'école suffisent. René va garder sa chèvre et pendant ce temps, il lit, lit... Sa mère est inquiète. Je la rassure en lui disant qu'à l'école il n'a aucun répit. Pour alimenter sa soif de lecture, je lui prête Télémaque. Il me le rapporte bientôt. Je suis un peu soupçonneux. Je lui demande alors : " Veux-tu me raconter simplement ce qui se passe dans le livre ? - Oui, Monsieur."

Pour cela, il travaille à la maison. Quelques jours après, je lui en reparle. Il me présente alors un cahier où pas mal de pages sont déjà remplies : "Voilà le commencement". Je lis : il a entrepris de raconter l'histoire en détail ! Je lui fais grâce du reste.

J'apprends que Cousinet, inspecteur de la circonscription de Sedan, va faire une conférence sur sa méthode de travail libre par groupes. J'y vais, j'achète sa brochure et je m'entretiens avec lui. Comme un parent avait fait une remarque désobligeante à propos de mes promenades scolaires, cependant peu fréquentes, je lui en parle. Il me rassure : " C'est réglementaire : on ne peut rien vous reprocher". Je reverrai Cousinet à Phalempin lors d'un stage organisé par Hulin, responsable du Groupe du Nord des Amis de l'Ecole Nouvelle, où je représenterai alors le mouvement FREINET.

(1) Je résume les instructions de 1923 dans un cahier que je place sur mon bureau

Je ne sais comment nous envisageons aussi de faire passer à René les Bourses 3ème Série, ce qui n'est pas interdit. Il pourrait ainsi entrer directement en 2ème année d'E.P.S. Je pense qu'on peut courir le risque, car il suffit pour cela que René étudie seulement le complément de connaissances nécessaire. Il nous restera un mois entre les deux examens.

René est reçu en 2ème série. A l'examen suivant, je me trouve seul instituteur avec les professeurs du secondaire et l'inspecteur d'Académie. Non seulement René est reçu, mais il est vivement félicité. A l'oral, il a fait au tableau une démonstration remarquable, digne d'un professeur.

XXX (à suivre)

Roger LALLEMAND

§

§ §

UNE LETTRE DE RAOUL FAURE

GRENOBLE 8 JUILLET 1975

- Chers Amis de FREINET -

En cherchant dans mes archives quelques " papiers " à porter à la RIDEF de Tlemcen, je viens de retrouver la copie d'un " article " que j'avais rédigé à la demande de Gouzil - article " souvenirs " rappelant la vie de quelques militants et, en particulier, ceux se rapportant à mon cher ami Gilbert SERRET.

Comment ce papier s'est-il égaré entre Grenoble et Nantes, je ne sais. Grâce à la minute que j'ai retrouvée, je le dirige, à nouveau, sur " le Bulletin des Amis de FREINET " tel que je l'ai écrit le 14 Janvier 1973 à l'attention de Marcel et des amis.

Mon Cher Marcel,

Bien sûr, que j'ai connu Gilbert, mon ami Gilbert que je rencontrais lors de nos Congrès de la Fédération de l'Enseignement- la première animée à ce moment par mon ami Aulas (qui réunissait le Conseil Fédéral dont je faisais partie) à Valence, à Avignon ou au Teil.

C'était pour moi un grand plaisir de retrouver " le grand Débatter " de nos réunions car, c'était bien lui le vrai " débatter " de la Fédération comme me le disait mon ami A.V. Jacquet qui avait la plus vive admiration pour lui.

Lorsque FREINET nous conseilla d'adhérer au Groupe d'Education Nouvelle qu'animait Mademoiselle Flayol, nous fûmes nombreux à créer des groupes. Celui de l'Isère fut certainement un des plus actifs ainsi que celui de l'Ardèche où Mademoiselle Flayol fut directrice de l'Ecole Normale.

J'avais donc organisé une tournée en Isère avec Mademoiselle Flayol (elle vint nous retrouver plusieurs fois d'ailleurs) et cette tournée se termina à la Voulte où le groupe de l'Ardèche se réunissait avec le groupe de l'Isère en la présence de FREINET.

Quelle belle journée ! - animée par Boissel, Gilbert et France SERRET.

Ce fut pour moi une grande joie de trouver et de connaître à cette réunion le vieux militant REYNIER, professeur d'Ecole Normale, qui par ses écrits dans l'Ecole Emancipée m'avait donné le goût et le désir de l'Etude Géographique par le Milieu local.

Vialle et Reynier furent les maîtres qui me mirent sur la bonne voie - de même que Bourguignon avec qui je travaillais depuis un an et qui me dirigea vers la Géographie humaine.

Oui, ce fut une belle journée pédagogique - Gilbert et France nous eûmes la joie, Alberthe et moi, de les avoir à la maison à Noyarey à l'issue du Congrès de Montpellier où grâce à Molinier, nous recevions, chez nous, autour de TROSTKY et de sa compagne Natacha, quelques militants de la Fédération.

- France et Gilbert s'étaient arrêtés à Valence pour une emplette et, à peine étions nous installés, autour de nos hôtes, que France sortait la gerbe de roses qu'elle offrait à Natacha. Quelle minute émouvante pour nous tous : vivre la joie de ces deux proscrits qui se trouvaient au milieu d'amis... C'est la première fois depuis notre exil, nous dit Trostky, que nous nous trouvons au milieu de militants et d'amis... hélas ! je pense que ce fut la dernière

- Notre collaboratrice et amie qui s'occupait et s'occupa de notre ménage pendant plus de 30 ans fut frappée par le rayonnement de Gilbert de même qu'elle garda le souvenir de la bonhomie bienveillante de FREINET qu'elle connut lors du Congrès de Grenoble et de ses venues à Noyarey.

C'est elle qui nous apportant le journal un matin de juin 1943 nous dit : "Votre ami Gilbert Serret est mort ... on l'a trouvé noyé dans un torrent ... rien ne m'enlèvera l'idée qu'ils l'ont tué".

Bien sûr, on ne peut pas l'assurer " ils l'ont tué " tout comme ils ont tué Marcel Ballon - de Pont de Ruan - mon premier correspondant, tout comme ils ont tué mon ami Bourguignon - Marcel Ballon - Bourguignon - 2 amis que je n'ai jamais connus " physiquement " et qui, cependant, occupèrent une place si importante dans ma vie - De Ballon, j'ai appris la régularité des échanges, le goût du travail bien fait ..." aussi bien la semaine que le dimanche " m'écrivait-il; de Bourguignon j'ai appris que rien n'était définitif, et qu'il fallait toujours remettre en cause tous les acquis, toutes les pratiques même celles qui nous paraissent " les plus définitives " les mieux réussies ".

-Je relis parfois la nombreuse correspondance que j'ai reçue des amis après le départ définitif de la compagne de ma vie et France m'écrivait :

" Chers Amis Faure, vous êtes à l'aube de ma carrière pédagogique qui m'a donné tant de joies et aidé souvent à vivre. Personne dans la grande famille E.E. ne vous a lus et suivis plus attentivement que moi: je voudrais savoir que tu as encore beaucoup de raisons de vivre ..."

Merci France, pour ta fraternelle affection, je ne sais vraiment si nous méritons " les éloges " que tu nous adresses mais vois-tu c'est moi qui redoie à tous les camarades et à tous les amis que j'ai connus et avec qui j'ai milité.

Merci Gilbert pour le bon travail que nous avons fait ensemble .

Merci France.

Merci les Amis avec qui j'ai travaillé.

Mes Morts toujours si présents.

Merci FREINET, toi qui as su nous réunir et nous faire travailler ensemble.
 Merci à tous les anciens, les moins anciens, les jeunes, les tout jeunes, en un
 mot merci à l'Ecole Moderne qui constitue la grande famille FREINET.

GRENOBLE, le 14 Janvier 1973

Raoul FAURE

Qu'ajouterais-je ce 9 juillet 1975 à ce que j'avais écrit à la demande de Marcel.

Tout simplement : merci Marcel pour les heures ferventes que nous avons vécues ensemble.

Les Amis de L. BOUET m'apprennent le décès de Jean AULAS, en février 1975, encore un ami disparu.

La municipalité de COUERON a retenu le nom de Marcel GOUZIL pour un groupe scolaire.

Une coupure de journal jointe à un mot de notre camarade Alexandre TURPIN (I) nous apprend cette nouvelle.



et a joint cette coupure de presse. Il ajoute ces mots :

" Marcel avait enseigné à Couéron avant la guerre de 39/45. Il y avait noué de
 " solides amitiés politiques et syndicales, amitiés qui ne se sont jamais
 " démenties.

" C'est un juste hommage qui lui est ainsi rendu ".

(I) 20, rue des Bourderies 44100 Nantes.

D O C U M E N T S

§

§ §

L'illustration de ce numéro 22 Bis est constitué par les fac-similés des N° 3 - 4 et 6 de l'Imprimerie à l'Ecole.

Les seuls exemplaires que nous avons pu trouver sont ceux que détient le DEPOT LEGAL. Nous n'avons pas reproduit le N° 5 bien qu'il figure dans la collection de la Bibliothèque Nationale pour des raisons de lisibilité.

(En effet, en raison de la transparence du papier les lignes imprimées recto et verso, à la presse CINUP, se mélangent malencontreusement. Nous reproduirons les textes ultérieurement.)

C'est l'imprimerie de GAP (Hautes Alpes) qui a assuré le service du dépôt à la Préfecture.....mail il n'a pu être fourni les N° I et 2 ... épuisés, semble-t-il (I).

Qui pourrait nous les procurer ? Elise FREINET ne doit pas les avoir dans ses collections qui, ainsi que les nôtres débutaient jusqu'à maintenant par le N° 7 (imprimées normalement).

Cette série qui a pris naissance à la fin de I9.. a comporté 54 bulletins, le dernier date de juillet I932.

Ils ont été livrés sous couverture rose à partir du N° 35... Ils ont fait place à l'Educateur Prolétarien dès Octobre I932, couleur inchangée jusqu'à la guerre en I939.

(I) Nous recherchons toujours les N° 9 - II - I8 et 25

R.D.

Pour la Documentation historique du Mouvement s'adresser à Raymond DUFOUR
6, rue Jean Racine-GOINCOURT 60001 Beauvais.
Tél. 445-26-67

L'IMPRIMERIE A L'ECOLE

Bulletin No 3

FÉVRIER 1927

C. FREINET, Instituteur, BAR sur LOUP (A.M.)

LES ECHANGES.

Voilà une question sur laquelle nous reviendrons souvent encore (écrivez-moi à ce sujet) Nous parlerons seulement aujourd'hui du côté légal et postal des échanges.

Quelques contraventions, quelques ennuis par ci par là nous prouvent qu'il est temps de régulariser la situation. R. DANIEL proposait de faire demander par un député la gratuité de nos envois. Je crois qu'il est préférable d'attendre pour cela que notre mouvement ait pris une ampleur plus importante, et n'ait plus seulement une allure d'expérience. Voici les conseils que je suis en mesure de donner:

10. - DÉCLARATION - Il nous faut déclarer officiellement notre journal de classe comme PÉRIODIQUE. Pour cela il suffit de faire sur papier timbré à 3f.60 la demande prescrite par l'art. 7 de la loi. (Avant la publication de tout écrit périodique il sera fait au Parquet du Procureur de la République une déclaration contenant: 10. - Le titre du journal et son mode de publication (Bimensuel par ex.) . 20. - Les nom, prénoms, date et lieu de naissance, demeure du gérant. 30. - L'indication de l'imprimerie où il doit être imprimé. - Toute mutation dans les conditions ci-dessus sera signalée dans cinq jours qui suivront. - Les déclarations seront faites par écrit et signées du gérant.)

J'ai fait cette déclaration qui a été acceptée. Simple formalité.

20. - OBLIGATIONS. - Il suffit d'imprimer sur un feuillet spécial, le 15 et le 30 de chaque mois: Exemple: "LIVRE DE VIE. JOURNAL BIMENSUEL. École de BAR-sur-LOUP éditeur. N° du 15 février 1927." sans oublier "Le Gérant: FREINET" au bas du dernier imprimé de la quinzaine.

POSTES: Distinguer 2 sortes d'envois:

10 ENVOIS au CORRESPONDANT PARTICULIER. Légalement, il est impossible d'envoyer pour 0f,02 trente imprimés semblables, la taxe étant de 0f,02 par exemplaire. Nous continuerons comme par le passé, là où la poste tolère ce tarif réduit. Les camarades moins favorisés affranchiront leur envoi à 0f,15, quittes à n'en envoyer qu'une ou deux fois par semaine.

20 Nos ENVOIS BIMENSUELS à toutes les ÉCOLES CORRESPONDANTES. Ils peuvent

être faits régulièrement à tarif réduit. C'est pourquoi je recommande de faire la déclaration du journal comme BIMENSUEL. Chaque quinzaine nous expédions donc un exemplaire de notre journal à Cf. 02. Cela est avantageux et régulier, même si le journal comprend plusieurs feuillets susceptibles d'être réunis.

Pour éviter tous ennuis je prie nos camarades de faire cette déclaration ou de modifier au besoin la périodicité de leur journal, (une lettre suffit).

Faire le dépôt de chaque numéro, en double exemplaire, à la Mairie

3° - DESSINS ET DOCUMENTS DIVERS. - On ne doit pas pouvoir s'opposer non plus à ce que nous illustrions nos journaux. Pour cela il n'y a qu'à imprimer le VERSO du document. Cet échange peut donc continuer, sauf pour les camarades qui ont été avisés personnellement de suspendre provisoirement ces envois. Je vous prie de régulariser au plus tôt votre situation et nous continuerons fermement notre chemin.

LIVRE : L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE (E. FERRARY éd. Prix 7f. 00)

A ce jour plus de cent camarades français ou étrangers m'ont demandé des renseignements sur l'Imprimerie à l'ÉCOLE. Il semble donc que notre livre devrait avoir un certain succès de vente. Je vous demande d'y contribuer de votre mieux parce que :

1° - Il est nécessaire que Mr FERRARY, un de mes amis rentre dans ses fonds, lui qui n'a pas hésité à éditer à ses frais un livre refusé par les maisons d'éditions

2° - Ce sera une bonne propagande pour notre mouvement.

3° - Il peut être pour notre coopérative une source de revenus. En effet Mr FERRARY accordera une commission de 40 % aux dépositaires, soit 2f. 80 par ex. Je crois qu'à ce compte chacun de vous serait encore dédommagé de sa peine en versant à la coopé 20 % par ex. Pour ma part j'abandonnerai à notre caisse la remise sur les livres que je pourrai vendre. Même remise aux Syndicats, libraires ou organisations diverses.

Je vous prie donc de demander sans tarder un certain nombre d'ex. en dépôt (payables après vente seulement, dans ce cas la remise n'est que de 33 %), de faire dans vos bulletins syndicaux un peu de propagande pour cette vente (prière de me communiquer les extraits). Donner à Mr FERRARY des adresses de dépositaires.

Continuez à faire passer les commandes d'imprimerie par la coopé.

Imprimé au DUPLIC-CINUP.

Le Gérant: FREINET.

L'IMPRIMERIE A L'ECOLE

Bulletin No 4

AVRIL 1927

C. FREINET, Instituteur, BAR sur LOUP (A.M.)

"LA GERBE", Coorevue mensuelle d'enfants, composée, imprimée et administrée par les écoles travaillant à l'imprimerie.

Malgré les conditions rudimentaires de collaboration au premier numéro, le lancement de "LA GERBE" a été un succès. Le papier était mauvais, de forme et d'aspect disparates; il a fallu tout recouper. Mais l'enthousiasme et l'ingéniosité des collaborateurs ont paré à ces imperfections.

Ce premier numéro a été tellement bien accueilli par les élèves qu'un tirage double nous aurait à peine suffi. Cela doit nous être un encouragement à perfectionner notre coorevue.

"LA GERBE" sera pour nous :

1° - UN OUTIL DE PERFECTIONNEMENT PEDAGOGIQUE. - L'émulation est certaine. Dès le numéro 2, chaque école veut l'aire beaucoup mieux, comme présentation et comme intérêt.

La Revue sera d'ailleurs par elle-même de lecture agréable, instructive et intéressante. Elle sera certainement une des revues les plus goûtées par les enfants, parce que oeuvre des enfants. Elle apportera, dans la masse des productions diverses pour la jeunesse sa contribution indiscutablement précieuse.

2° - UN STIMULANT POUR LE PERFECTIONNEMENT TECHNIQUE DE NOTRE TRAVAIL A L'IMPRIMERIE. - A partir de maintenant chaque collaborateur recevra gratuitement le nombre de pages à imprimer pour la revue. Bon papier, format plus commode aideront les élèves à obtenir de belles pages.

L'illustration surtout a fait, dès le premier essai de "LA GERBE" des pas de géant. Grâce à notre entraide effective, nous sommes déjà en possession de quelques procédés simples et pratiques d'illustration.

a) - GRAVURE SUR BOIS: peu recommandable, surtout à cause de la difficulté de se procurer un bois convenable.

b) - GRAVURE SUR LINOLEUM. - Beaucoup mieux à la portée de nos élèves et de nos budgets.

95.100.1900 35 6 11

c). - IMPRESSION D'IMAGES CONSTITUEES PAR CARTON DECOUPE ET COLLE SUR BOIS. - Ce procédé, dont notre camarade LEROUX a été l'initiateur, ne paraît bien être notre illustration idéale. Il ne nécessite aucune dépense; la préparation de la gravure est un excellent travail manuel et on jugera des résultats obtenus par le numéro de mai de LA GERBE

Il suffit d'employer un carton bien homogène, qui ne s'effeuille pas à l'encre.

Ces diverses gravures, en couleurs combinées: rouge, bleu, vert, jaune, etc., nous permettent des effets inattendus qui réjouissent imprimeurs et lecteurs.

d). - LA POLYCOPIE.

Et le dernier mot n'est pas dit. Nous devons être capables d'illustrer nos textes d'enfants par des dessins d'enfants. L'ensemble sera non seulement une nouveauté mais aussi un progrès psychologique et pédagogique

3° - UN TRAIT D'UNION ENTRE LES ECOLES, complétant heureusement le trait d'union que sont les échanges.

4° - UN MOYEN PRECIEUX DE PROPAGANDE POUR L'IMPRIMERIE A L'ECOLE. -

A ce sujet je rappelle à tous nos camarades que notre tirage trop faible ne nous permet pas d'offrir des numéros de LA GERBE ni même d'en vendre aux adultes (Les collaborateurs de LA GERBE étant les seuls dépositaires de la Revue qu'ils vendent à leur gré)

Afin de faire connaître notre technique, je "communiquerai" cependant, POUR HUIT JOURS, aux camarades qui en feront la demande, un ou plusieurs numéros de LA GERBE. La communication est gratuite (envoi à 0,02) Je fais pourtant appel aux camarades qui s'intéressent à notre oeuvre pour qu'ils nous aident par une toute petite souscription.

ECHOS DE L'IMPRIMERIE A L'ECOLE. - La parution de notre livre "L'IMPRIMERIE A L'ECOLE" a amené un redoublement d'intérêt en faveur de notre initiative. Tous les journaux, pédagogiques ou autres, en parlent tour à tour. Voici, parmi les récents articles: Progres civique (Fau Aillard) - l'Inpartial français - Ecole Emancipée, No 24 - Pour l'Ere Nouvelle, mars (Ad. Ferrière) - La Révolution Prolétarienne (B. Giauffret) - L'Oeuvre sociale, Besançon (Herard) - Revue de l'Enseignement - l'Enseignement Public - Nouvelle Education, avril, (Mme Guérille) - Le Petit Niçois (Issautier) - Les Humbles, janvier, (Wullens) - L'Idee Libre, avril (Lorlot) - L'Etoile Belge - 19° Bull. Péd. de la Circ. de Corté (Vidal Jean) - Bulletins Syndicaux: Finistère (Daniel) - Action Syndicaliste P. O. (Combeau) - L'Action corporative du S. O. (Bordes) Bulletin du S.N. de Meurthe et Mos. (Hoffmann) - Notre Arme (A-M) (Aicard) - Bureau international d'Education (Genève) - La Voie d'Education Karkov Nos de nov. et déc. - Feuille d'Avis de Neuchâtel (Ad. Ferrière) - El Magisterio Tarazonense, Espagne (H. Casassas) - El Ideal de Granada (G. Martin) - El Electricitas (M. Cluet) - El Magisterio Espanol Nos des 4, 13 et 25 janvier (M. Cluet)

L'Imprimeur Gérant: C. Freinet BAR-sur-LOUP (Alpes-Mmes).

Tiré au DUPLIC CINUP



L'Imprimerie à l'École

Bulletin Mensuel de la

Coopérative d'Entraide Pédagogique "L'Imprimerie à l'École"

C. FREINET, Bar-sur-Loup, (Alp.-Mar.) Compte Chèques Postaux Marseille n° 115.03.

L'Imprimerie à l'École. - Faire de la vie de l'enfant, de la vie du village, le centre de la vie de la classe et le moyen d'une éducation rationnelle, tel est le rêve de tous les éducateurs contemporains.

La nécessité d'enseigner la lecture dans des manuels entièrement conçus et imprimés par les adultes ne permet jamais une entière adaptation de l'enseignement aux élèves et au milieu.

Mais si nous avons un matériel d'imprimerie qui nous permette d'imprimer nous-mêmes ce qui nous intéresse, si nos élèves peuvent élever à la dignité de pages imprimées leurs pensées, leurs sentiments, le récit de leurs actes ; si ces pages deviennent le centre de tout le travail scolaire, et si, d'autre part, un échange régulier avec plusieurs autres écoles travaillant à l'imprimerie nous permet d'élargir notre horizon, d'étendre et d'approfondir nos connaissances ; dès lors, ces vies d'enfants passeront naturellement au premier plan. Les livres écrits par les adultes ne seront plus que des AIDES pour le travail scolaire. L'adaptation de l'enseignement sera réalisée au maximum.

D'autres éducateurs sans doute avaient fait ce rêve. Nous l'avons réalisé. L'imprimerie est désormais à la portée de toutes les écoles, même les plus pauvres. Nous sommes certains que, grâce aux indications que nous allons donner, notre groupe déjà nombreux s'accroîtra désormais très rapidement.

Matériel d'Imprimerie. - Trois parties à considérer :

1° - *Les Caractères.* - Les caractères que nous employons sont de vrais caractères d'imprimerie, en métal mi-dur, qu'on peut se procurer chez n'importe quel fondeur. Notre expérience nous permet aujourd'hui de guider dans ce domaine nos camarades pour le choix du corps et des numéros de caractères.

Ces caractères peuvent servir 1 ou 2 ans. On les fait ensuite refondre moyennant une indemnité.

2° - *Les Compositeurs.* dans lesquels on place les caractères. La composition au compositeur est recommandée dans nos classes car elle permet le travail simultané de 5 ou 6 élèves et la composition rapide d'un texte de bonnes dimensions.

Nous avons actuellement un fournisseur qui nous livre des compositeurs très pratiques, en cuivre, pour le prix modique de 3 francs l'un.

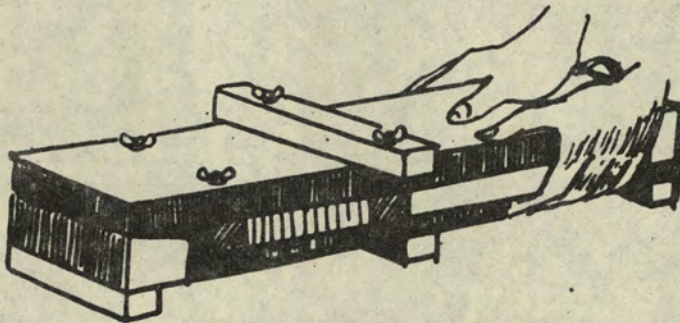
3° - *La Presse et le Matériel d'Encre.* - Caractères et compositeurs doivent être obligatoirement achetés. Mais c'est en définitive du choix de la PRESSE que dépend la réussite de l'expérience d'imprimerie à l'école.

Qualités d'une Bonne Presse pour l'Enseignement :

- a). - Bon marché et même possibilité de fabrication par les instituteurs et les élèves.
- b). - Tirage simple et à la portée des enfants de 5 à 13 ans.
- c). - Impression suffisamment nette d'une page de texte.

Nous allons indiquer ici les deux presses que nous recommandons.

Presse Cinup. - Jusqu'à ce jour, nous nous sommes servis de la presse à main CINUP.



Le principe est le même que pour les grandes imprimeries. On presse le bloc parfaitement égalisé contre le papier posé sur un plateau. Si la préparation du bloc est suffisante, l'impression est parfaite.

Cette presse nous a rendu de très grands services : simple, pratique, elle est surtout à la portée des élèves du cours moyen. On en trouvera la description et le fonctionnement détaillé dans notre brochure : "L'IMPRIMERIE A L'ECOLE" à laquelle nous renvoyons nos lecteurs.

Cette presse CINUP était ce que nous avions trouvé de mieux jusqu'à ce jour. Elle présente cependant pour nos classes quelques inconvénients : l'impression nécessite une parfaite égalisation du bloc composé, comme dans les imprimeries. Mais cette perfection n'est pas souvent réalisée, surtout dans les petites classes. Et, sans cette égalisation, le résultat est souvent déplorable.

La disposition du bloc sur la presse est également assez délicate et ne peut que rarement être faite sans l'aide du maître. Enfin, le tirage nécessite une certaine pression que peut fournir un enfant de 8 à 9 ans. Pour les âges inférieurs, l'instituteur est parfois obligé de mettre la main à la pâte.

Ces inconvénients, qui, nous le répétons, n'enlèvent pas à la presse CINUP ses grands avantages, en rendent cependant l'utilisation assez difficile dans les petites classes.

C'est pourquoi nous avons cherché nous-même une presse répondant mieux aux nécessités du travail dans les petites classes. Dans nos essais, outre cette meilleure adaptation, nous avons cherché à réaliser deux conditions indispensables pour la vulgarisation rapide de l'IMPRIMERIE A L'ECOLE : Le très bas prix de la presse et sa fabrication facile par les maîtres eux-mêmes.

Cette presse sera fabriquée sous peu par CINUP qui la livrera à un prix très raisonnable. Pour tous les camarades qui s'intéressent à la fabrication de la presse, nous croyons utile de donner les instructions suivantes :

Instructions pour la fabrication d'une Presse bon marché et pratique surtout dans les petites classes ou pour les textes assez longs.

Principe. — Au lieu d'imprimer tout le bloc à la fois par pression générale, nous passons un rouleau sur le papier posé sur les composeurs. Le rouleau appuie parallèlement aux composeurs qui impriment ainsi l'un après l'autre. De cette façon, même si le bloc ne présente pas une surface rigoureusement plane, l'impression est tout de même parfaite. On supprime donc tout le travail minutieux de préparation du siège.

Il suffit d'égaliser les composeurs le mieux possible et de les disposer sur le socle fixe de la presse. Un serrage simple immobilise le bloc. Cette disposition des composeurs sur la presse peut alors être faite par n'importe quel élève. On peut même placer des composeurs non serrés et des caractères libres.

On peut imprimer *n'importe quelle longueur de texte*, une page entière même, caractères et clichés (avec les autres modèles de presse, plus le bloc est grand plus la préparation doit être minutieuse).

L'épaisseur du bloc peut également ne pas être également la hauteur du caractère d'imprimerie. On peut imprimer facilement une gravure de 1 cm d'épaisseur, ou même une feuille d'arbre fixée sur une mince planchette. Il suffit de les disposer sur la presse, encrer, poser la feuille et passer le rouleau.

Tout ce travail peut être exécuté entièrement par les élèves à partir de 5 - 6 ans.

Fabrication. — 1° - Préparer un plateau de 0,35 x 0,14 et 0,025 d'épaisseur, parfaitement rabotée et aplanie à la face supérieure. (Ces dimensions n'ont rien d'obligatoire. J'ai choisi une moyenne pratique).

2° - Préparer une planche de 0 m. 022 d'épaisseur, 0,14 de large et 0,21 de long. (La dimension 0,022 est absolument nécessaire. Elle représente l'épaisseur légèrement inférieure à la hauteur des caractères). Couper dans cette planche : (1) une planche de 0,09 de long ; (2) quatre planches de 0,03.

3° - Préparer une planche de 0,015 d'épaisseur, 0,14 de large et 0,23 de long. Couper dans cette planche : (3) SIX planches de 0,03 de long ; (4) une planche de 0,05 qui sera taillée en biseau.

Les quatre sortes de planches nécessaires ont été numérotées (1) (2) (3) (4), nous nous servirons de ces dénominations dans nos indications et dans nos figures.

Acheter QUATRE petites charnières, les miennes m'ont coûté 1,50 les 4, mais on peut avoir certainement meilleur marché. On a tout en mains, il n'y a plus qu'à assembler ces pièces.

Montage. — La planche (1) sera fixée (par clous ou vis) à une extrémité du plateau, à 2 cm de cette extrémité, pour laisser un peu de place pour fixer le plateau sur un banc.

Une planche (3) est fixée de même à l'autre extrémité (à 2 cm. du bout).

Nous placerons les composeurs contre la planche (1). Nous comblerons le vide restant avec des planches (3). Pour bloquer nous prendrons une planche (3) que nous scierons suivant une diagonale. Nous obtiendrons ainsi deux coins de serrage pratiques et suffisants (fig. 1) Si pour une raison quelconque nous voulons repousser la composition vers la planche (3) de l'autre extrémité nous n'aurons qu'à placer, à la suite de la planche (1) le nombre de planches (2) suffisant (fig. 2).

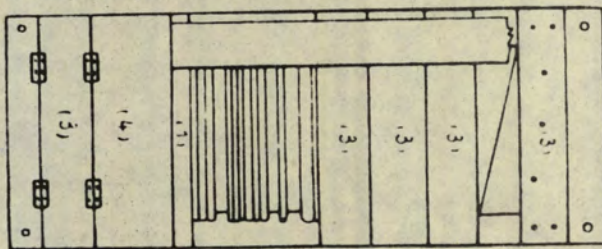


Fig. 1

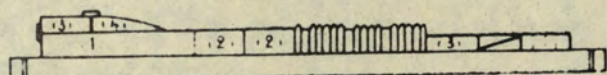


Fig. 2

La composition serait prête. Il n'y aurait qu'à encrer, poser le papier et passer le rouleau. Mais, il faut fixer la feuille afin que le rouleau ne l'entraîne pas dans son roulement. C'est l'objet du dispositif suivant :

Prendre une planche (3) qu'on fixe par la charnière (ou les charnières) sur la planche (1) vers l'extérieur.

Sur cette planche (3) on fixe enfin par une autre charnière (ou deux si on le juge nécessaire) la planche (4).

En se rabattant, la planche (4) appuie sur le papier à imprimer. On appuie d'une main sur la planche (4) et on passe le rouleau de l'autre. L'imprimé est complètement immobilisé.

Il ne reste plus qu'à parer à un autre inconvénient. Si on pose ainsi la feuille, celle-ci peut se salir par suite de la pression du rouleau contre les composteurs eux-mêmes. D'où marques des composteurs. De plus, l'imprimé peut se salir sur l'intervalle laissé entre la planche (4) et les composteurs, espace cependant nécessaire pour que le rouleau appuie bien sur les premiers composteurs.

D'où cet autre dispositif :

Sous la planche (3) qui pivote sur sa charnière, je fixe par deux punaises un morceau de carton mince mais rigide (j'ai en ce moment un morceau de tôle mince d'affiche). Il faut que ce morceau de carton ou de tôle soit de la largeur de la presse et allant exactement jusqu'au bout de la planche (1), c'est-à-dire jusqu'au premier composteur. Cette feuille doit être naturellement fixée sous la planche à charnière. Voilà pour préserver l'imprimé du bois sali et noirci.

Sous la planche (3) et du côté des vis des composteurs, je fixe de même par deux punaises une bande de même tôle ou carton rigide de 3 ou 4 cm de large et d'une longueur variable selon la composition. On s'arrange pour que l'extrémité du composteur le plus long, c'est-à-dire la dernière lettre de la ligne vienne buter contre la bande rigide. Veiller à ce que cette bande ne soit pas trop épaisse, que, en tous cas, elle ne dépasse pas les caractères.

On soulève cette bande ainsi que la première plaque de carton lorsqu'il faut encreur. On la rabat ensuite. Et c'est sur cette bande qu'on s'appuie et qu'on se guide pour poser le papier comme on le désire. Ainsi l'imprimé est parfaitement propre.

Ordinairement, il vaut mieux ne pas déplacer cette bande. Il est préférable de déplacer le bloc des composteurs. On ne déplacera la bande que si l'on veut imprimer à l'envers, le bloc étant alors dans l'autre sens.

Simplicité, facilité de manœuvre et de construction, propreté suffisante font de ce dispositif le complément pratique de notre presse.

Pour cette presse la question la plus délicate est le choix du rouleau. Celui-ci doit être composé comme le siège de la presse CINUP. Si l'égalisation est parfaite, comme elle peut l'être dans les grandes classes, et si surtout on a des caractères en bon état, un rouleau presque dur donnera une impression très nette. Mais dans la pratique de nos classes, il suffit parfois d'un caractère légèrement saillant pour défigurer un imprimé. Avec un rouleau mi dur il y a un léger foulage, le caractère bozèle un peu le papier, mais la ligne est cependant impeccable, l'imprimé est d'une lisibilité parfaite.

Nous ferons livrer deux sortes de rouleaux : 1°. Un rouleau très consistant pour cours moyen et supérieur ; 2°. un rouleau plus souple pour classes enfantines, cours préparatoire et élémentaire.

Les camarades bricoleurs peuvent fabriquer eux-mêmes ce rouleau. Prendre un morceau de manche à balai de 14 cm. de long. Y adapter une monture avec poignée, en fer ou en fil de fer. Tenir compte des conseils précédents pour recouvrir le bois (ce travail est cependant assez délicat et ne peut être recommandé qu'aux camarades habiles).

Fabrication du Matériel supplémentaire.— Le Plateau Encreur peut être fabriqué facilement avec une planchette de 14×25 recouverte de tôle. Une plaque de verre ou de marbre rendra les mêmes services. Le rouleau encreur sera fabriqué exactement comme le rouleau pour foulage de la presse, et recouvert de caoutchouc mou ou de gélatine.

La Casse peut également être fabriquée facilement. Dans ce cas, veillez à ce que les casiers soient assez larges et bas pour que les élèves puissent prendre les caractères avec les mains. (Il n'y a pas avantage à faire fabriquer la casse par un menuisier - Fabrication en série).

PRIX. — L'imprimerie d'enseignement avec la Presse CINUP est livrée, entièrement prête à fonctionner, pour 345 francs (port compris).

Avec notre presse, elle sera livrée à environ 290 francs.

Pour les camarades qui fabriquent leur matériel comme je viens de l'indiquer, la dépense sera de : 12 composteurs : 36 fr. 2 polices de caractères : 80 fr. — 2 paquets d'espaces : 34 fr. — encre : 9 fr. Soit : 159 fr.

Les paiements pourront être échelonnés sur une période de SIX mois. D'ailleurs notre Coopérative pourra à mesure qu'elle acquerra de l'importance, aider provisoirement les camarades gênés.

Si on tient compte de ce fait que l'imprimerie permet de supprimer des manuels, et qu'au cours élémentaire, par exemple, on peut demander à chaque élève d'apporter cinq francs pour ses livres de vie - soit 150 francs pour 30 élèves - on voit que l'imprimerie à l'école est vraiment à la portée de toutes les écoles.

Dépenses totales pour une Année d'Imprimerie à l'École : Papier : 80 imprimés par jour, soit environ 8000 feuilles 11 14 à 5 fr. le mille : 40 fr. — encre : 20 fr. — timbre : 10 fr. — amortissement du matériel : 40 fr. Total par an : 100 à 110 fr.

NOS PROCÉDÉS D'ILLUSTRATION

Notre revue LA GERBE notamment, en stimulant le désir d'illustration ainsi que l'émulation entre écoles, nous a amenés à la découverte de procédés d'illustration dont vous allez reconnaître la richesse. Et je tiens à signaler que cette découverte est le fait de notre groupement tout entier dont je ne suis personnellement qu'un collaborateur.

Nous utilisons naturellement tous les clichés divers d'imprimerie : zinc, bois, etc... que nous pouvons nous procurer. Ce travail d'adulte est d'un emploi facile, et d'un intérêt d'ailleurs secondaire. Je n'insiste pas.

Nous nous attachons plus particulièrement aux illustrations exécutées entièrement par les élèves eux-mêmes, parce que c'est là un excellent travail pédagogique, et que les dessins d'enfants sont toujours parfaitement sentis par les enfants.

NOTA.— Tous les clichés à imprimer doivent être au préalable fixés sur une planche. Avec la presse CINUP l'épaisseur totale du cliché doit égaler exactement la hauteur du caractère. Avec ma presse cette épaisseur est à peu près indifférente. Cependant si le cliché est incorporé au texte il est toujours préférable de bien arrimer l'ensemble. (Pour cela coller ou clouer sous le cliché des plaques de bois ou de carton.)

Gravure sur Bois. — Peu recommandable, même dans les classes supérieures à cause de la difficulté de se procurer du bois convenable.

2°.- Gravure sur Linoléum. — Beaucoup mieux à la portée de nos élèves et de nos budgets. On peut se procurer du linoléum à bon marché dans les magasins d'ameublement. Facile à découper au couteau.

3°.- Gravures d'images constituées par du carton découpé et collé sur bois. — C'est la grande trouvaille de notre camarade Leroux ; elle a vraiment révolutionné notre illustration enfantine.

Prenez une feuille de carton dur et homogène, ne s'effeuillant pas, de 3/4 de millimètre environ. Découpez là-dedans les images que vous désirez reproduire, puis, avec de la colle ordinaire - ou mieux, de la seccotine - collez le tout sur une planche. Mettez sous presse. Un quart d'heure après vous pouvez commencer le tirage.

Ce travail peut être exécuté entièrement par des enfants de SIX ans, et le cliché résiste à un tirage de 200 exemplaires. Ce tirage se fait en n'importe quelle couleur. Les élèves peuvent ensuite rehausser ce dessin de quelques rapides coups de crayon. Les résultats en sont tout simplement merveilleux.

C'est là une excellente occupation manuelle à but éminemment éducatif et artistique. Inutile de dire combien petits et grands s'y passionnent.

Il est avantageux de conserver les clichés.

4°.- Impression d'Herbes et de Plantes. — Encore une autre ressource excessivement fertile en possibilités.

Prenez une feuille d'arbre, par exemple, et fixez-la sur la planche cliché. Avec ma presse surtout ce tirage est très simple. Il suffit de fixer la feuille par une punaise, encre et imprimer. Le résultat est excellent.

5°.- Gravure sur pomme de terre. — Couper la pomme de terre selon un plan rigoureusement horizontal. Puis graver au couteau. On peut imprimer avec la presse comme aussi à la main, en se servant de la pomme de terre comme d'un tampon en caoutchouc. On peut même ainsi imprimer en plusieurs couleurs en préparant le coloris sur une palette spéciale.

6°. — On peut également décorer les imprimés par tous autres procédés de reproduction :

a).- *Le Limographe.* — Nous sommes en mesure d'indiquer aux camarades comment se procurer à peu de frais un petit limographe pour écoles.

b).- *La Polycopie.*

Notre matériel pourtant rudimentaire, nous permet d'obtenir, grâce à ces procédés pratiques d'illustration, des pages de lecture agréable, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte à la lecture de notre Corevue « LA GERBE ».

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Lisez : « L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE » par C. FREINET, E. Ferrary, éditeur, 34, rue de la Saussière, Boulogne-sur-Seine, (Seine). Prix : 7 frs.

Nous avons constitué une coopérative d'entraide qui vous guidera dans vos achats. Nous sommes sans cesse à la recherche du plus pratique au plus bas prix. Nous vous ferons bénéficier de notre expérience.

Nous ferons parvenir à ceux qui nous en feront la demande (accompagnée de timbres) : Les derniers bulletins de notre coopérative d'entraide — des spécimens de nos travaux scolaires — un exemplaire de LA GERBE, (en communication).

S'adresser à C. FREINET, Bar-sur-Loup (Alpes-Marit.). - Nous avons des adhérents dans presque tous les départements. Allez visiter leur classe. Vous en reviendrez convaincus.

Les camarades qui désirent distribuer des exemplaires de ce bulletin dans les écoles ou dans les réunions d'instituteurs pourront en commander aux prix suivants : par 10, 4 f. 50 ; par 50, 22 fr. ; par 100, 42 fr.

Le Gérant : FREINET.



François P O U L L E A U

(Charente Maritime).

Un de nos anciens vient de disparaître.

Samedi 15 Octobre, nous avons assisté aux obsèques de notre camarade François POULLEAU.

Après toute leur carrière d'Instituteurs exercée en Saône-et-Loire, François et Andrée étaient venus fixer à St-Georges-de-Didonne où ils s'étaient fait de nombreux amis. Tous deux furent d'ardents militants politiques, syndicalistes et pionniers de l'Ecole Moderne : parmi les premiers à pratiquer les méthodes FREINET, ils travaillèrent à les faire connaître autour d'eux et à créer le groupe de Saône-et-Loire.

Nombreux parmi les anciens gardent de François POULLEAU le souvenir d'un excellent camarade qui, sous des dehors d'extrême modestie, cachait une âme ardente, d'une grande valeur humaine. Jusqu'à ses derniers jours il donna de lui-même pour servir son idéal de progrès, de justice et de liberté. A sa chère compagne Andrée, ses camarades et amis adressent leurs condoléances émues et l'assurance de leur entière sympathie.

Les AMIS de FREINET s'associent à cet hommage de la presse locale en rappelant que Marcel GOUZIL avait reçu en cadeau pour eux la presse de bois de F. POULLEAU (1924 ?) qui figure dans leur collection.

Ils remercient l'amie " Yaya " Jeanne FRAGNAUD de sa lettre dans laquelle après avoir annoncé la triste nouvelle elle nous a transcrit cet article.

Nous tenons, par ailleurs, à lui transmettre les amitiés de tous ses amis à l'occasion de son 80ème anniversaire qui est célébré ce mois de décembre. On peut lui écrire à Saint Jean d'ANGELY (17400) 12 rue DURET.